

étrangers qui ne seraient pas venus sans cela, qui se sont visiblement intéressés à ces sports agréables, sains et délassants, et qui ont laissé dans notre ville des sommes fort respectables.

L'on devra reconnaître, et c'est fait, d'ailleurs, depuis assez longtemps que Québec assis sur son promontoire dans son pittoresque décor hivernal, est merveilleusement situé pour obtenir dans une organisation de cette nature menée sérieusement, de vifs succès. Les charmes naturels dont se pare notre ville attirent irrésistiblement le touriste en toute saison. Sa situation topographique, la somptueuse hôtellerie qui couronne notre terrasse, unique au monde, tous les vieux souvenirs historiques qui nous entourent sous forme de remparts, de bastions et de tours, couronnés d'une citadelle qui donne au promontoire québécois tous les aspects d'un Gibraltar, ses parcs de style naturel, ses rues archaïques, sont autant d'attraits que recherchent les étrangers et dont nous avons le devoir dans l'intérêt de tous de tirer parti par tous les moyens que nous avons à notre disposition.

Durant l'été le courant touristique s'est tout naturellement dirigé vers nous sans qu'il nous en ait coûté le moindre effort de travail ou d'initiative. Nous n'avons qu'à laisser faire, à nous laisser vivre tout naturellement, parmi nos souvenirs et dans notre merveilleux décor pour que les gens de toutes les parties des Etats-Unis nous trouvent intéressants. Mais il y a des efforts à faire pour maintenir le courant pendant l'hiver alors que l'on est un peu moins enclin aux balades à travers l'Amérique du Nord. Il faut des attractions spéciales et notre population est intéressée à les voir entreprendre.

On remarque que dans beaucoup d'autres villes, américaines ou européennes, bien moins avantageusement situées que Québec à tous les points de vue des amusements d'hiver, on a tenté des entreprises qui ont été couronnées de succès remarquables. L'on a établi des amusements qui sont devenus pendant les mois d'hiver une industrie payante pour la population de ces villes.

Si, de ce côté, nous n'avons pas su payer d'exemple au moins suivons celui qui nous est donné par ces villes à qui il en a coûté beaucoup plus qu'il nous en coûterait pour entreprendre la moitié moins que nous pourrions nous-même tenter.

* * *

C'était César, croyons-nous, qui rendait hommage au don oratoire des Gaulois. Nous sommes des descendants des Gaulois; il est vrai que nos ancêtres ne datent pas d'hier. Bien des choses ont changé depuis le temps de Vercingetorix y compris la transplantation de nos ancêtres sur un autre continent de sorte qu'à la vérité et si l'on y regarde de près il y a bien peu de Clovis chez nous.

Mais il faut avouer que sur le point du don oratoire, personne des descendants des Gaulois, même

chez nous, n'a dégénéré et nous nous sommes montrés conservateurs endurcis même si ce don est employé à défendre notre libéralisme.

Nous continuons donc à être éloquents, c'est-à-dire à aimer à parler en public, et bavards, c'est-à-dire à employer beaucoup de mots pour dire peu de choses, très souvent. Cette double faculté est si conforme à notre tempérament national que par hasard, en en revendiquant l'exercice pour nous-mêmes, nous l'accordons également à notre prochain ce qui d'ordinaire, n'est pas notre manière de concevoir la liberté.

A plusieurs reprises déjà, il y eut dans nos parlements des tentatives faites pour la limitation maxima de temps accordé à chaque orateur. On a jamais réussi dans ces tentatives. Tous avouaient que l'on parlait trop mais tous se coalisaient contre les empêchements de parler en rond.

Mais l'on n'a jamais fait aucune de ces tentatives pendant une campagne électorale. Ah! si on essayait, peut-être la face des choses changerait-elle du tout au tout; peut-être que les orateurs d'un parti qui s'attacheraient à parler le moins gagneraient toutes les sympathies. Mon Dieu, ça ne coûterait pas cher d'essayer lors de la prochaine campagne électorale—puisque'il est trop tard pour celle qui vient de se terminer.

Vrai, on n'a jamais tant parler que durant cette campagne électorale, du moins dans notre district de Québec, patrie de nos bons orateurs, a-t-on prétendu. Que n'a-t-on eu l'idée, au début de la campagne de nommer un statisticien qui aurait fait le total non seulement des discours qui ont été faits mais de tous les mots qui ont été prononcés. Ah! diable!

Nous aimons la parole à tel point que si nous aimons avant tout la nôtre, nous aimons aussi celle d'autrui. Entendre parler est un de nos plaisirs favoris. On ne s'en lasse pas. Dieu sait si nos journées sont occupées par mille devoirs impérieux. Mais nous trouverons toujours quelques minutes pour aller entendre une conférence ou un discours. Sans doute le désir de s'instruire ou d'assister à un pugilat entre deux parlementaires réputés est pour quelque chose dans cette avidité. N'importe, avant tout, c'est la satisfaction d'entendre parler que nous recherchons. L'homme qui parle jouit à nos yeux d'un prestige particulier. Peut-être accumule-t-il les lieux communs et les balourdises, peu importe! "Parle-t-il bien!" dit-on. Et on lui pardonne tout. Et à la fin de la période électorale, s'il s'agit de cela, on vote pour lui parce qu'il parle bien.

* * *

Quand vient à Québec l'automne et le printemps, il se présente aux yeux de l'observateur un spectacle unique et bien de nature à caractériser Québec comme ville pittoresque.

Quoi, en effet, de plus pittoresque que la pêche à l'éperlan, le long des quais de la Basse-Ville. L'eau

(Suite à la page 126)